
LA COOPÉRATION DES IDÉES

De divers côtés, on nous demande de préciser le but que nous poursuivons. On s'inquiète de notre indépendance et de notre impartialité. Nous croyons donc utile de reproduire notre article-programme du premier numéro :

NOTRE BUT

Notre publication s'adresse tout particulièrement à l'élite prolétarienne, aveuglée et corrompue par un socialisme de sentiment et d'appétits. Nous voulons éveiller les énergies latentes : celles qui s'ignorent et celles qui se dépensent en vain pour les rêves communistes chimériques et rétrogrades.

Les socialistes oublient que le mal social n'est pas dû uniquement à une cause économique. Réformer les lois sociales, modifier les tarifs douaniers, bouleverser le budget, changer le mode de répartition des richesses, régler la production ; en un mot, appliquer législativement ou révolutionnairement les programmes socialistes ne suffirait point à supprimer le mal. On ne crée pas de l'être avec du néant. La liberté et la justice ne se décrètent ni ne s'imposent. La Providence, — et sous un vocable autre, c'est bien la même idée absurde qui plaît tant à l'inertie et à la veulerie, — qu'elle soit divine, législative ou révolutionnaire n'a pas ce pouvoir de création absolue.

La société n'est peut être pas tout à fait, comme le veut Spencer, la somme des individus qui la composent : on n'additionne que les semblables. Les individualités étant hétérogènes, il en résulte une combinaison. Mais cette combinaison est le produit des éléments qui la créent. C'est une *somme chimique*, voilà tout, un peu plus complexe qu'une somme mathématique. La société n'est qu'un effet. C'est l'individu qui est la cause. Agir sur l'effet, c'est être empirique. Les socialistes sont des empiriques, — comme les politiciens.

La *Coopération des Idées* ne suivra pas les errements de ses aînés en socialisme. Elle se propose de travailler à la diffusion de la science sociologique. Les aspirations populaires seront plus fortes lorsqu'elles seront conscientes. Nous ne parlons pas, bien entendu, de cette fausse science, desséchante, étroite, stérile, qui se contente d'accumuler sans méthode, sans tenir compte de la série, des faits plus ou moins bien observés ; mais de la véritable science large, élevée, puissante, qui, avec toute la prudence d'une induction méthodique, après une sévère sélection, synthétise les faits, formule les rapports nécessaires qui les enchainent et, par la suite, s'exhausse jusqu'aux généralisations vastes et fécondes qui propulsent l'humanité vers le Mieux.

C'est ainsi, logiquement, que nous formulerons l'Idéal immarcessible de justice et de liberté. Cet idéal est assez beau pour être géniteur d'apôtres, diane

joyeuse des enthousiasmes juvéniles ; il est assez positif pour être réalisable, en partie, par notre génération.

Régénérer l'individu pour améliorer l'état social ; fortifier les volontés actives, développer le pouvoir d'inhibition pour accroître la liberté ; nourrir l'intelligence, exalter les facultés cérébrales, élargir la conscience pour qu'il y ait plus de justice en ce monde et plus de bonté : voilà l'œuvre audacieuse que nous entreprenons, — but et moyens.

LA RÉDACTION.

LA COOPÉRATION DES IDÉES

pour l'enseignement supérieur et l'éducation éthique-sociale du peuple

Notre tentative a parfaitement réussi. Tous les soirs, très régulièrement, nous avons un public d'ouvriers très intelligents et très attentifs.

Les conférenciers ont su les intéresser aux questions artistiques, philosophiques, morales, scientifiques et sociales, les plus hautes, les plus troublantes. Les conversations qui suivent sont toujours très animées. Les penseurs les plus éminents et les travailleurs les plus humbles se comprennent. Les uns et les autres deviendront des amis.

Nous continuons donc, satisfaits de notre expérience et assurés du succès certain de nos efforts, et, de nouveau, nous faisons un appel pressant à tous les hommes de bon vouloir.

Nos lecteurs recevront avec ce numéro le programme du mois de juin.

Pour quelques privilégiés, voici les vacances. Le peuple, lui, n'en a pas. Nos causeries ne subiront donc aucune interruption. Nous avons éveillé chez nos amis le désir des belles choses, des grandes idées et des pures vérités : il est de notre devoir de le satisfaire, d'exciter encore plus ce noble désir. On ne dose pas l'idéal. Mais la grande difficulté sera de trouver des causeurs pendant cette période de juillet, août et septembre. Néanmoins, nous espérons n'en point manquer.

Que tous ceux qu'intéresse une telle œuvre, et ils sont nombreux, n'attendent pas que nous sollicitons leur concours par lettres. Le temps nous manque pour les écrire, et l'argent pour les envoyer. Que tous ceux qui ont l'intention de nous aider dans notre tâche nous fassent connaître le plus tôt possible :

1° *Le nombre de causeries qu'ils peuvent faire ;*

2° *S'ils peuvent nous en assurer périodiquement ;*

3° *Leurs dates, les jours qu'ils préfèrent ;*

4° *Le groupe qu'ils peuvent se charger d'organiser ou de contribuer à organiser.*

Tous ces renseignements nous sont indispensables. Sans ces renseignements nous ne pouvons utiliser les bonnes volontés qui s'offrent.

Nous devons signaler un obstacle que, parfois, nous avons eu beaucoup de peine à surmonter. Nous voulons parler du remplacement, au dernier moment, des conférenciers qui, pour une raison ou pour une autre, ne peuvent venir le jour convenu. Cela produit un très mauvais effet sur notre auditoire. Mais cela ne peut pas toujours être évité. Dans ce cas, nous conjurons nos amis de nous

prévenir au moins huit jours à l'avance, ou, mieux encore, de nous désigner eux-mêmes leurs remplaçants. Notre groupe A compte en ce moment à peu près 50 ouvriers inscrits, en tout 70 adhérents.

Peu à peu, dans d'autres quartiers, vont s'organiser d'autres groupes, dans le XIV^e arrondissement, à Belleville, à Montreuil. A la fin de l'année, nous aurons probablement deux groupes au moins à Paris. Et l'œuvre ne tardera pas, nous en sommes persuadés, à s'étendre en province.

Elle répond à un besoin urgent, fortement ressenti. On voit qu'il faut créer enfin un esprit public en France, donner au peuple une direction générale. Une nation ne vit pas des formules creuses des programmes, des expédients politiques. A l'esprit de lutte des partis et des sectes, nous voulons substituer l'esprit de paix. De toutes les chimères, de toutes les utopies, nous n'en rejetons *a priori* aucune. Seulement, nous nous préoccupons uniquement de préparer les hommes à les vivre. Comme nous l'avons déjà dit, nous voulons créer le « noyau vivant de la nouvelle société. »

L'INSTRUCTION SUPÉRIEURE DU PEUPLE

M. Gabriel Séailles, très malade, astreint à un repos absolu, n'ayant pu faire à la date fixée la causerie d'ouverture, nous adresse la belle lettre qui suit. Elle fut lue à notre première réunion, avant l'intéressante causerie de M. le pasteur Ch. Wagner dont nous publions plus loin le résumé :

« Mon cher Monsieur Deherme,

« Je regrette bien vivement de manquer à la parole que je vous avais donnée, mais je suis condamné, par l'état de mes yeux, à un repos absolu. Nous avons aussi nos accidents du travail. Je me console en pensant que M. Wagner a bien voulu me remplacer.

« Il aime la justice et la vaillance, avec la force et la santé de l'esprit, il a le secret des paroles fraternelles qui suscitent et confirment les bonnes volontés. On a voulu opposer l'élite intellectuelle à la masse de la nation, j'aurais aimé à dire toutes les raisons qu'ont de s'aimer et de s'unir ceux qui travaillent et ceux qui pensent : le peuple n'a pas d'intérêt contre la vérité. Nous gagnerons à nous connaître. Mais la fin que nous nous proposons ne doit être en aucun cas de créer une caste nouvelle, d'augmenter le nombre des bourgeois ou d'en faire une espèce inédite. Il importe qu'il se forme une élite ouvrière, non pas pour qu'elle se sépare aussitôt des plus ignorants et des plus faibles, mais bien au contraire pour qu'elle les élève, pour qu'elle les entraîne et pour que, coordonnant les efforts, elle assure l'émancipation progressive de tous et l'avènement de tous à l'humanité.

« J'espère pouvoir bientôt, s'il n'est pas trop tard, dire ce que je pense et ce que j'attends de votre courageuse entreprise.

« Je suis aujourd'hui du moins avec vous de cœur et de pensée.

« Recevez, mon cher Monsieur Deherme, pour vous et tous vos amis, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

« GABRIEL SÉAILLES. »

Voici le résumé de la causerie d'ouverture faite par M. Ch. Wagner et qui a obtenu le plus grand succès :

Messieurs et chers concitoyens,

Nous regrettons d'autant plus, ce soir, l'absence de M. le professeur Séailles que c'est par une grave raison de santé qu'il est retenu chez lui. En son absence M. Deherme, qui s'est appliqué avec un zèle persévérant à organiser ces rendez-vous, m'a confié le soin de vous en expliquer le but et l'intention. Je suis heureux de m'associer à une entreprise dont le succès et la diffusion me paraissent d'une grande portée pour notre avenir social.

Que venons-nous faire ici ? L'affiche qui vous a convoqués porte ce titre : *Coopération des Idées pour l'éducation supérieure du peuple*. C'est donc ici une entreprise de mutualité au premier chef, de mutualité intellectuelle et morale. Tous en profiteront, ceux qui feront office d'enseigner et ceux qui feront office d'apprendre, ou mieux, ils seront tour à tour professeurs et écoliers.

C'est une classification superficielle que celle qui divise le monde en savants et en ignorants. Personne n'est complètement l'un ou l'autre. On est toujours le savant de quelqu'un et toujours aussi, le plus souvent, on est un ignorant. D'autres fois on est à moitié renseigné, on sait mal, et c'est un danger surtout si l'on veut se prévaloir de son demi savoir pour trancher sur toutes les questions.

Ayons l'humilité de nos ignorances et, fraternellement, mettons notre savoir en commun. C'est ce qui se pratique dans la République supérieure de la science. Les savants savent surtout ceci : ce que l'humanité est parvenue à savoir au prix de ses efforts n'est qu'une mince parcelle des choses qui sont à connaître. Et de ce savoir humain si fragmentaire chaque savant ne possède pour lui qu'une branche. La division du travail s'impose par l'immensité de l'œuvre et la faiblesse des ouvriers ; mais elle ne doit pas aboutir au chaos et à la stérilité. Il faut que ceux qui cherchent mettent bout à bout leurs trouvailles et se complètent réciproquement. Les savants épris de vérité se gardent donc de toute envie, de toute mesquine concurrence. Sans regarder aux personnes, aux différences des opinions, sans se soucier d'aucune distance et d'aucune frontière, ils apportent leurs glanures à la grande gerbe. Une des grandeurs de la science est son désintéressement, sa tendance constante à la collaboration supérieure pour la conquête de la vérité.

Si des séparations, des conflits, des schismes pouvaient surgir entre les hommes de science appartenant à des opinions différentes, à divers groupements d'idées ou d'intérêts matériels, ce serait une calamité.

Eh bien, il est un état de choses tout aussi regrettable, tout aussi préjudiciable au progrès social que le serait la zizanie des savants au progrès scientifique : je veux parler de la distance, de la séparation qui existe entre l'homme d'études et l'homme de travail manuel. Il y a entre ces deux catégories de concitoyens une distance morale infiniment regrettable pour les uns et les autres. Ils parlent une autre langue, vivent d'une autre vie. On fait le tour du monde, on explore les continents inconnus et l'on ne connaît pas ses compatriotes. Et pourtant la nécessité nous a fait collaborateurs, hommes d'études et hommes du travail manuel. Nous ne pouvons rien les uns sans les autres ; nous sommes faits les uns pour les autres. De notre pénétration sortirait la santé, la vigueur du corps social, l'orientation sûre de l'esprit public. Et nous nous consumons dans l'isolement, que dis-je, nous entretenons peut-être de mutuelles méfiances, parce que l'inconnu inspire de la crainte et non de la confiance. Il faut absolument nous rap-

procher pour mieux nous connaître et nous apprécier. Or comme les petits cadeaux font les bons amis, nous commencerons par un échange de bons procédés. Chacun apportera au colloque le fruit de son expérience comme il offrirait les fleurs ou les fruits de son jardin. Rien n'est plus agréable que d'enseigner en causant, sans avoir pour but un examen ou pour auditeurs des personnes qui font profession de s'instruire en vue d'une carrière. Rien n'est plus agréable que de s'instruire en écoutant causer sans y être contraint par aucune règle d'école. On fait là du travail libre, aimé, fructueux. Et pour être plus jovial, il n'en est pas moins sérieux.

Il ne faut pas s'imaginer que les procédés scolaires soient les seuls qui arrivent à enseigner quelque chose de solide. Un homme qui connaît bien sa branche peut en faire profiter tout autre homme de culture moyenne et d'intelligence normale. Pour cela il n'a qu'à rechercher les expressions populaires, les images et les comparaisons simples. L'histoire, les sciences naturelles, les sciences sociales d'une part; la poésie et les beaux-arts, la morale, l'hygiène de l'autre, ont de si grands rapports avec la vie de tous les jours que tout homme qui a un peu de réflexion et de saine curiosité peut être initié à ces branches de la connaissance et de la pensée humaine.

Il y a là de quoi remplir les heures de loisir, ennoblir la vie, élargir l'horizon. Le savant n'a qu'à gagner à se faire simple et populaire. Non seulement c'est son devoir, c'est aussi la source de ses plus pures satisfactions. Il n'y a pas de bonheur supérieur à celui d'enseigner ce que l'on sait à un auditoire avide et attentif, d'autant plus vibrant qu'il est moins blasé.

D'ailleurs l'homme de pensée a beaucoup à chercher et à apprendre chez les artisans et les ouvriers. Vous ne pouvez pas vous imaginer les masses de choses qui vous sont familières et qu'il ignore. A votre contact, il les apprendra. Il verra mieux votre vie, votre pensée. Et de ce contact réciproque sortira la sympathie qui vaut mieux encore que tout ce que vous vous enseignerez les uns aux autres. Ainsi nous créerons la république supérieure des bonnes volontés. Au lieu de nous rencontrer seulement de loin en loin pour nous exploiter les uns les autres en temps de grève, d'élection ou pour tout autre but intéressé, nous voisinerons pour notre plaisir, pour satisfaire notre besoin de fraterniser.

Enfin je souhaite à ces colloques une grande animation, une cordialité qui naîtra de l'habitude de se rencontrer et du charme qu'il y a à se retrouver. Le but est excellent, l'intention généreuse, les moyens de les réaliser simples. Que faut-il de plus pour croître et multiplier ?

C. WAGNER.

LES PRÉVISIONS SOCIOLOGIQUES

La sociologie ne peut être une discipline féconde que si elle a le caractère scientifique de prévoir.

La prévision sociologique est-elle possible ? Littré en doute : « La hiérarchie des sciences, dit-il, établit que plus une science est simple, plus la prévision y est étendue, et que plus une science est compliquée, plus la prévision y est restreinte. La sociologie n'a jusqu'à présent qu'un linéament général ; le reste, elle ne le voit pas à longue portée ; sa prévision, qui n'équivaudra jamais à celle

des sciences inférieures, s'accroîtra à mesure du progrès des études sociales (1) ». Spencer n'est pas plus affirmatif. S'il semble admettre parfois la prévision sociologique, comme on le verra plus loin, dans son *Introduction à la Science Sociale*, il la rejette en arguant de la complexité des phénomènes sociaux. Et c'est évidemment l'objection la plus sérieuse qu'on puisse soulever.

Or, c'est précisément la multiplicité et la diversité des facteurs qui, en compensant les pertes des uns par les gains des autres, permettent d'avoir une vue approximative, très générale sans doute, mais très nette, des formes futures (2). La statistique toute entière, dont la valeur scientifique est incontestable, repose sur cette loi. Il suffit d'en tenir compte. Oui, une science très simple facilite mieux la prévision qu'une science compliquée, mais il n'en est pas de même à un degré d'extrême complication.

Si le crime était un phénomène social simple dont l'étiologie fût simple, on ne pourrait prévoir quantitativement et qualitativement le taux et l'espèce de la criminalité. Une circonstance quelconque, agissant sur un facteur unique, dérangerait les meilleurs calculs.

On peut fort bien, au contraire, fixer à l'avance le nombre de crimes qui se commettront dans l'année, leur genre, le mois de leur maximum et celui de leur minimum, le sexe, l'âge et les antécédents judiciaires des délinquants, etc. Et cela, parce que le crime est un phénomène extrêmement complexe, produit par des facteurs multiples. Si une cause imprévue agit sur l'un de ces facteurs, d'autres contingences compensent et annihilent cette action.

« L'avenir le plus probable, écrit M. Charles Richet (3), c'est la continuation de l'état actuel : non pas de l'état actuel *statique*, mais de l'état actuel *dynamique*. Etant donné un mobile qui se déplace suivant une certaine courbe, on peut, d'après la connaissance des éléments de sa courbe, prévoir quelle sera, à tel ou tel moment, sa position dans l'espace. Certes, les événements humains n'ont pas la régularité d'un corps qui se déplace, mû par une force constante, mais ils approchent évidemment de cette régularité; et la courbe graphique des phénomènes humains du passé indique quelque chose des phénomènes humains de l'avenir. On a dit : *Le passé est gros de l'avenir*. Cela n'est pas contestable. Si notre connaissance du passé était plus complète, nous pourrions bien mieux prévoir l'avenir. Les statistiques anciennes ne servent qu'à cela; mais on ne peut leur refuser cet avantage. A condition qu'elles soient d'une perfection infinie, elles fourniraient la notion exacte de tout l'avenir. » Est-ce à dire, comme l'affirme M. Maurice Pujo, dans son livre remarquable : *la Crise morale*, est-ce à dire que la science n'est qu'une stérile lumière? C'est bien près d'être un paradoxe. « Appliquées à la Société, dit-il (4), les prévisions de la science permettront sans doute à cette société de se rendre logique avec elle-même, de se rendre homogène dans toutes les parties, (c'est ce que réve le collectivisme); mais ce sera un régime étouffant et trop étroit que des nouveautés imprévues déborderont de toutes parts ». Il ne faut pas confondre le collectivisme avec la sociologie. Celui-

(1) — É. Littré. — *Conservation, Révolution et Positivisme*, p. 481.

(2) — Ainsi que le fait remarquer justement M. Ch. Gide (*Principes d'économie politique* p. 9). En matières sociales, nous n'avons aucun intérêt à prévoir la conduite des individus : « la seule chose qui nous importe, c'est la conduite des hommes considérés en masse : Nous n'avons besoin pour nos prévisions et nos calculs que de moyennes ».

(3) — *Dans cent ans*, 2^e éd., p. 102 et 103.

(4) — *La Crise morale*, p. 210.